

La beauté d'un récit bien maîtrisé

Jean-Paul Fugère, *Georgette de Batiscan*, Montréal, Triptyque, 1993, 191 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1994). Compte rendu de [La beauté d'un récit bien maîtrisé / Jean-Paul Fugère, *Georgette de Batiscan*, Montréal, Triptyque, 1993, 191 pages.] *Liberté*, 36(3), 198–203.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LA BEAUTÉ D'UN RÉCIT BIEN MAÎTRISÉ

Jean-Paul Fugère, Georgette de Batiscan, Montréal, Triptyque, 1993, 191 pages.

Les hommes ne la quittaient pas des yeux.
(p. 54)

Jean-Paul Fugère n'a pas cherché à réinventer le genre romanesque ni à rattraper le TGV de la post-modernité avec son sixième livre. Je laisse à d'autres la peine de s'en plaindre, car sa jolie chronique des années trente est loin d'être morose. Autour de l'apprentissage d'une héroïne alerte et peu portée sur la mélancolie, bien qu'à peine affranchie du terroir, le romancier brosse le tableau d'une époque dont on ne trouve guère de représentation dans notre littérature : les frères André et Marie-Victorin, Camillien Houde, Adélar Godbout et Maurice Duplessis sont les grands figurants de l'histoire de Georgette, mais moins importants peut-être que son veau et son « petit garçon ». Pèlerinages à l'oratoire Saint-Joseph et parades de la Saint-Jean-Baptiste épousent le rythme frivole des refrains de la Bolduc. La grande Histoire recule devant la petite et prend un relief plus sensible grâce à cette profondeur de champ.

L'image de la crise donnée dans ce roman relève d'un art plus subtil qu'il peut sembler au premier abord. Sous des airs d'omniscience dont la naïveté n'est que feinte, la lisibilité du récit réserve un point de vue fort habilement situé. Le mouvement du texte cache le jeu de sa composition. En somme, la reconstruction du passé est ici plus personnelle qu'historique, plus critique qu'apologétique et plus ludique que nostalgique, sans renoncer pour autant à la fine qualité d'émotion qui caractérise l'écriture. Les gros mots, les situations bouffonnes et les relents de comices agricoles font partie de la palette de l'artiste qui conserve toutefois le sens de la mesure. Mais commençons par retracer les grandes lignes de l'anecdote dont la robustesse, la crudité et la pétulance ne font jamais défaut.

Comme des milliers de ruraux déracinés par l'exode vers les villes, Georgette doit quitter son Batiscan natal vers 1920. Le premier chapitre raconte ce départ après la naissance d'un veau que l'adolescente de quatorze ans a entouré de ses soins les plus tendres et pour lequel elle éprouve un attachement maternel. Ce sera toujours « son » veau. Là-dessus, la jeune fille part rejoindre à Montréal sa sœur aînée, Éva, chez qui elle s'installe, et se met aussitôt en quête de travail. Elle sera ouvrière dans une manufacture de vêtements. La grande sœur est mariée, mère de famille, et veille à tous les dangers qui entourent l'adaptation de Georgette à son nouveau milieu. La naissance de son neveu, Bernard, reprend et prolonge le thème fantaisiste du veau adoptif, qui constitue l'un des motifs essentiels de la vie de Georgette. La féminité impatiente de la jeune fille s'empare de cet enfant avec l'assentiment d'Éva, ainsi soulagée du fardeau qui vient alourdir sa charge de famille. Officiellement, Georgette sera la marraine de Bernard et cette maternité sacramentelle restera longtemps la seule que son destin

lui permettra de connaître, en dépit du désir d'avoir des enfants à elle. Aussi n'appellera-t-elle jamais son filleul autrement que son « petit garçon », vivant par procuration son immense appétit de procréation. « Jusqu'à l'âge de neuf ans, c'est-à-dire jusqu'au mariage de Georgette, il a partagé le lit de sa tante. » (p. 22)

La fille de Batiscan s'intègre rapidement au monde urbain qu'elle découvre avec enthousiasme ; sa force de travail et ses charmes épanouis n'y sont pas pour rien : « Les patrons appréciaient ses belles fesses et son ardeur. (...) À dix-huit ans, elle était devenue une belle grosse fille, honnête, mais pas farouche. » (p. 21) Georgette emploie son salaire à « gâter » son filleul, sort beaucoup et se laisse inviter par des « cavaliers », mais rarement sans son « petit garçon ». Et gare à ceux qui n'acceptent pas de bonne grâce la compagnie de son « chien de poche » ! Elle rêve toujours « de se trouver un beau garçon qu'on épouse et qui vous met en famille le soir des noces » (p. 21). C'est ainsi qu'elle finit par se marier avec Réal, un petit gars de Saint-Henri, peu avant la dépression économique de 1929. Il danse bien, baise encore mieux et réussit même à décrocher un emploi de chauffeur d'autobus. Georgette se croit sur le point de réaliser son idéal familial et c'est là que les choses achoppent, parce que Réal, qui connaît tant d'intéressantes pratiques sexuelles, a appris également à en limiter les conséquences naturelles. Même si la jeune épouse n'ignore pas l'épouvantable interdit religieux qui condamne ces actes contre nature, elle n'ose cependant s'y soustraire, puisque le devoir conjugal lui impose l'obéissance à son mari. Si elle s'ouvre à lui de ses scrupules, la réaction du citadin dégourdi fait taire la voix de sa conscience paysanne : « Arrive en ville, habitante ! »

Puis éclate la grande misère consécutive à l'effondrement boursier de 1929. Réal perd au jeu en risquant

des sommes détournées de sa caisse de chauffeur d'autobus. Il est bientôt réduit à solliciter le secours de son ami Lucien, vendeur d'automobiles et organisateur de l'Union nationale. La passion coûteuse du mari n'est pas connue de sa femme. L'obligeant Lucien veut bien dépanner un copain dans le besoin, mais certes pas gratuitement... la fraîche épouse du joueur endetté vaut bien des garanties de solvabilité. Le marché est vite conclu. Et voici le début d'un ménage à trois qui va enfiévrer la vie de Georgette pendant toute l'austère décennie, qui sera plutôt pour elle une joyeuse partie de jambes en l'air. Réal arrive même à lui représenter l'aventure comme une action charitable à l'endroit d'un ami qui souffre d'une peine d'amour ! Comme cet amant inconsolable n'est pas mal de sa personne et qu'il emploie volontiers ses dollars et son influence à favoriser le « petit garçon » de sa maîtresse, de quoi Georgette se plaindrait-elle ? De rien, sinon que Lucien est impuissant à lui faire l'enfant auquel elle n'a pas encore renoncé.

Les ambitions de Georgette sont à l'image de son entourage en ces années difficiles. Contrairement à l'idée qu'on s'en fait en l'imaginant sous des couleurs exclusivement sombres, la vie sociale de l'époque est à la fois marquée par d'effroyables désastres et de grands espoirs : chacun soutient à sa façon le retour prochain des jours meilleurs. Les péripéties de la vie de Georgette se détachent sur un arrière-plan collectif où les acteurs socio-politiques incarnent des attentes fragiles et analogues à celles de l'héroïne. Le roman de Fugère relève de nombreux aspects de cet optimisme tenace qu'il situe entre une confiance nécessaire et une illusion dérisoire.

Lorsqu'elle apprend les véritables termes de l'échange dont elle a fait les frais entre Réal et Lucien, Georgette commence son émancipation de la volonté de son mari et abandonne son rêve de maternité charnelle pour

assumer elle-même le commerce lucratif de ses charmes, jusqu'au jour où elle retrouve son emploi d'ouvrière du vêtement, l'économie reprenant finalement son tonus à l'approche de la guerre. À la fois Nana et Irma la douce, *Georgette de Batiscan* trace un portrait inédit des saintes mères québécoises à la mode de chez nous. Il serait tout à fait insuffisant de n'y voir qu'un effet de scandale facile. L'ébauche d'une vie ainsi résumée est évidemment un appauvrissement radical du beau récit dont je veux parler. Il me faut donc tâcher de dire un peu où s'en trouve la richesse, si généreusement offerte à la lecture.

Le respect et la complicité qu'entretient le point de vue narratif avec la singulière héroïne du roman constituent la première réussite de Fugère. On me permettra de citer un exemple parmi beaucoup d'autres pour donner une idée de ce que je veux dire.

Elle ne mettrait pas de petits au monde, elle avait trop attendu, et elle ne souhaitait plus en avoir de Réal.

— *Y a pas que ça dans la vie, lui a dit sa sœur en lui conseillant de faire une croix sur les enfants.*

Bernard lui avait donné le même avis. Être pauvre, c'est n'être rien, croyait-il; alors pourquoi venir au monde? Il a longtemps pensé ainsi, jusqu'à ce qu'il prenne enfin conscience qu'être l'enfant de Georgette valait bien des richesses. Il a envie de le répéter, de le souligner, de le placer en italique, être l'enfant de Georgette valait bien des richesses, pour que Solange ne puisse passer par-dessus cette phrase et soit forcée de voir autrement cette minable histoire qui précède et prépare la sienne. (p. 126)

Cette « minable histoire », en effet, est au centre d'une découverte et d'une transformation de qui raconte ou doit lire l'aventure. Tout tient à la nature des liens

qui soudent l'énonciation et la destination du circuit narratif. J'hésite à en dévoiler tous les aspects pour ne rien soustraire au plaisir des lecteurs. J'ajouterai seulement que pour le narrateur — Bernard, le filleul de sa tante —, ce récit s'adresse à sa « petite fille » Solange, dont la présence est très discrètement et très stratégiquement inscrite dans tout le parcours narratif. Cette transmission intime abouche l'écriture avec la lecture et c'est dans cette perspective que la maternité si longtemps désirée de Georgette peut enfin s'accomplir dans la paternité symbolique de son « petit garçon ». C'est ainsi que la misère associée à la Grande Noireur contient aussi le trésor inestimable d'« être l'enfant de Georgette », faveur du sort qui vaut bien des privations. Les neveux et les fils des femmes de cette époque qui liront *Georgette de Batiscan* comprendront aisément l'émotion de Bernard à évoquer cette richesse-là, ce qu'il ne cesse de faire tout au cours du roman, mais avec une réserve et une justesse qui ne se démentent pas.